

Chapitre 1

À l'instant où je m'éveillais en bâillant, ce matin-là, elle était assise dans sa voiture, dans les bois, depuis plus de sept heures. Évidemment, je ne le savais pas, je n'étais même pas au courant que Deedra avait disparu. Personne ne le savait.

Si l'on ne remarque pas que quelqu'un n'est plus là, considère-t-on que cette personne a disparu ?

Pendant que je me brossais les dents et me rendais à la salle de sport, la rosée devait scintiller sur le capot de sa voiture. Puisqu'on avait laissé Deedra penchée par la fenêtre ouverte de la portière côté conducteur, peut-être même la rosée perlait-elle également sur sa joue.

Au moment où les habitants de Shakespeare lisaient les journaux du matin, se douchaient, préparaient le déjeuner de leurs enfants pour l'école et laissaient sortir le chien pour sa communion matinale avec la nature, Deedra redevenait elle-même une part de cette nature – en décomposition, revenant à l'état d'élément. Plus tard, quand le soleil réchauffa la forêt, les mouches firent leur apparition. Son maquillage avait un aspect épouvantable, la peau en-dessous changeant peu à peu de couleur. Elle restait ainsi, immobile, indifférente : la vie

transformant tout ce qui l'entourait, en évolution constante, avec Deedra inanimée au centre, sans plus aucun choix possible. À partir de maintenant, les altérations qu'elle allait subir ne seraient plus de sa volonté.

Une personne à Shakespeare savait où se trouvait Deedra. Une personne savait qu'elle n'était plus dans son environnement habituel, qu'elle avait disparu de sa vie même. Et cette personne attendait, attendait qu'un habitant de l'Arkansas – un chasseur, un ornithologue, un géomètre – trouve Deedra et mette en branle les recherches sur les circonstances de sa disparition permanente.

Ce citoyen malchanceux, ce fut moi.

Si les cornouillers n'avaient pas été en fleurs, je n'aurais pas regardé les arbres. Si je n'avais pas regardé les arbres, je n'aurais pas remarqué l'éclat rouge sur la route de campagne qui partait sur ma droite. Ces petites routes non signalées – plus des sentiers qu'autre chose – sont si nombreuses dans l'Arkansas rural qu'elles ne valent pas le coup de s'y attarder. Elles mènent généralement à des camps de chasseurs ou à des puits de pétrole, ou encore à des terres dont les propriétaires défendent *ardemment* la solitude et l'intimité. Mais le cornouiller sur lequel je posai mon regard devait s'élever à cinq mètres du sol ; il était magnifique et ses fleurs rougeoyaient comme des papillons pâles parmi les troncs sombres et dépourvus de branches tels des pins rigides. Je ralentis donc pour l'observer et entrevis une tache rouge sur le sentier et, à partir de là, les pièces du puzzle commencèrent à s'assembler.

Pendant le reste du trajet jusque chez Mme Rossiter, quand je m'occupai de son intérieur agréable et reluisant, puis tout en donnant un bain à son épagneul récalcitrant, cet éclat de couleur vive ne quitta pas mes pensées. Ce n'était pas le carmin brillant d'un cardinal, ou la teinte

légèrement violacée d'une azalée, mais un rouge laqué et métallique, comme la peinture d'une voiture.

En fait, c'était exactement la couleur de la Taurus de Deedra Dean. Il y avait beaucoup de voitures rouges à Shakespeare, et certaines d'entre elles étaient des Taurus. En effectuant mon ménage, je me maudis de me tracasser ainsi au sujet de Deedra Dean, qui n'était plus une enfant. Deedra n'attendait pas et ne méritait pas que je me fasse du souci pour elle, et je n'avais pas besoin de problèmes en plus dans ma vie.

Cet après-midi, Mme Rossiter exprima un flot de commentaires au sujet de mon travail. Elle, au moins, était fidèle à elle-même : dodue, gentille, curieuse et totalement dévouée à son vieil épagueul, Durwood. Parfois, je me demandais ce que M. Rossiter, de son vivant, en avait pensé. Peut-être Mme Rossiter avait-elle été obnubilée par Durwood après la mort de son mari ? Je n'avais jamais connu M.T. Rossiter, qui avait quitté ce monde quatre ans auparavant, à peu près à la période où j'avais posé mes valises à Shakespeare. Tandis que je rinçais Durwood, à genoux dans la salle de bains, j'interrompis le monologue de sa maîtresse sur l'exposition florale du mois suivant, pour lui demander à quoi ressemblait son défunt mari.

Ainsi interrompue en plein récit, il fallut un instant à Birdie Rossiter pour réorienter sa conversation.

— Eh bien... mon mari... c'est tellement étrange que vous me demandiez ça, je pensais justement à lui...

Il en était toujours ainsi : Birdie Rossiter venait systématiquement de penser au sujet, quel qu'il soit, que vous suggériez.

— M.T. était agriculteur.

Je hochai la tête pour lui montrer que je l'écoutais. J'avais repéré une puce dans l'eau qui tourbillonnait dans la bonde, et j'espérais que Mme Rossiter ne la verrait pas.

Dans le cas contraire, Durwood et moi allions devoir subir diverses procédures fort déplaisantes.

— Il a cultivé toute sa vie, il venait d'une famille d'agriculteurs. Il n'a jamais rien connu d'autre que la campagne. Sa mère chiquait du tabac, Lily, vous imaginez ? Mais c'était une brave femme, Mlle Audie, avec un bon cœur. Quand j'ai épousé M.T. – j'avais tout juste dix-huit ans – Mlle Audie nous a proposé de construire une maison sur leurs terres, là où nous le souhaitions. Adorable, n'est-ce pas ? M.T. a donc choisi cet emplacement et nous avons passé une année à travailler sur les plans. Et tout ça pour quoi, pour finir par en faire une vieille maison ordinaire ! s'exclama Birdie en riant.

Sous les lumières fluorescentes de la salle de bains, les fils argentés de sa chevelure sombre brillaient avec tant d'éclat qu'ils semblaient teints.

Quand la biographie de Birdie atteignit le moment où M.T. devait rejoindre les Gospellaires, un quatuor masculin de l'église baptiste Mount Olive, j'avais de mon côté commencé à dresser mentalement ma liste de courses.

Une heure plus tard, je saluai Mme Rossiter, son chèque au fond de la poche de mon jean.

— À lundi après-midi ! dit-elle en tentant de cacher sa solitude sous un air désinvolte. Nous aurons du pain sur la planche, parce que ce sera la veille de mon déjeuner de prière.

Je me demandai si Birdie allait encore me demander de mettre des nœuds aux oreilles de Durwood, comme la dernière fois qu'elle avait accueilli le déjeuner de prière chez elle. L'épagueul et moi échangeâmes un regard. Heureusement pour moi, Durwood n'était pas un chien rancunier. Je hochai la tête, ramassai mon panier de produits ménagers et de chiffons, et me retirai avant que Mme Rossiter ne trouve un nouveau sujet de

conversation. Il était l'heure de me rendre à mon ménage suivant, Camille Emerson. Je donnai une caresse d'adieu à Durwood tout en ouvrant la porte d'entrée.

— Il a bonne mine, dis-je.

La santé fragile et la mauvaise vue de Durwood constituaient une inquiétude constante pour sa propriétaire. Quelques mois plus tôt, Birdie s'était pris les pieds dans sa laisse et s'était cassé le bras, mais rien ne pouvait entacher l'amour qu'elle vouait à son chien.

— Il est sage comme une image, me dit Birdie d'une voix ferme.

Elle me regarda, sur le perron, ranger mes produits dans mon coffre et me glisser derrière le volant de ma voiture. Elle s'accroupit laborieusement à côté de Durwood et lui fit lever la patte pour me dire au revoir. Je levai la main : je savais d'expérience qu'elle n'arrêterait pas avant que j'aie répondu.

Tandis que je réfléchissais à ce que j'avais à faire ensuite, je fus presque tentée de couper le moteur et de m'attarder pour écouter le flot de paroles incessant de Mme Rossiter. Mais je mis le moteur en marche, reculai dans l'allée et regardai plusieurs fois des deux côtés avant de rejoindre la route. Les véhicules étaient rares sur Farm Hill Road, mais ils avaient tendance à être rapides et imprudents.

Je savais qu'en reprenant la petite route de campagne en sens inverse, j'allais m'arrêter sur le bas-côté étroit et herbeux. J'avais la fenêtre ouverte. Quand je coupai le moteur, le silence prit le dessus. Je n'entendais... rien du tout.

Je sortis et refermai la portière derrière moi. Une légère brise gonfla mon short et mon tee-shirt était trop léger. Je frissonnai. La sensation de picotement que je ressentis sur ma nuque me conseillait de partir

sur-le-champ, mais parfois, j’imagine qu’il est impossible de se défiler.

Quand je traversai la route, mes baskets crissèrent légèrement sur le bitume défoncé. J’entendis le cri d’un colin¹, au fond des bois vers l’ouest. Pas une voiture en vue.

Après une seconde hésitation, je m’enfonçai dans les fourrés en suivant la petite route. Cette appellation était presque exagérée. Ce n’était guère que deux profonds sillons dans la terre, présentant de l’herbe au milieu, souvenir de la dernière charge qui avait nivelé le sol des années auparavant. Je progressai discrètement, mais pas totalement en silence, et me mis à ralentir involontairement. Le sentier bifurquait légèrement vers la droite et, en prenant cette courbe, je pus distinguer la source de cet éclat de couleur vive.

C’était une voiture – une Taurus – garée dans le sens opposé à Farm Hill Road.

Il y avait quelqu’un sur le siège conducteur. Je distinguais le contour d’une tête. Je m’arrêtai net. Je sentis la chair de poule monter et redescendre sur la peau de mes bras. Si j’avais vaguement été sur mes gardes quelques instants auparavant, j’étais maintenant totalement effrayée. D’une certaine manière, il était plus choquant d’apercevoir sans s’y attendre un autre être humain plutôt qu’une voiture garée dans les bois, même si elle n’a rien à y faire.

— Bonjour, dis-je doucement.

Mais la personne sur le siège conducteur de la Taurus rouge ne bougea pas.

Soudain, je pris conscience que j’étais trop effrayée pour ajouter quoi que ce soit. Les bois semblaient se refermer autour de moi. Le silence enveloppait la vie,

1. Oiseau d’Amérique du Nord, voisin de la caille. (*N.d.T.*)

oppressant. « Co... *lin !* » cria l'oiseau, et je faillis bondir sur place.

Je restai immobile et me trouvai face à un cas de conscience. Ce que je voulais plus que tout, c'était m'éloigner de cette voiture et de son occupant silencieux – oublier le simple fait d'être venue ici.

Je ne pouvais pas.

Maudissant mon indécision, je marchai jusqu'à la voiture et me penchai pour regarder à l'intérieur.

Pendant un instant, je fus distraite par sa nudité, l'exhibition de ses seins et de ses cuisses, par la protubérance anormale entre ses jambes. Mais quand je fixai le visage de la femme à l'intérieur de la voiture, je dus me mordre la lèvre inférieure pour m'empêcher de crier. Les yeux de Deedra étaient entrouverts, mais ils ne me rendaient pas mon regard.

Je m'efforçai d'analyser ce que je voyais et ce que je sentais – son cadavre – puis je me redressai vivement et reculai d'un pas. Je restai ainsi un instant, haletante, avant de retrouver mon équilibre et de déterminer l'attitude à adopter.

Une autre couleur artificielle, qui n'était pas naturelle dans ces bois verts, attira mon regard et je commençai à observer autour de moi en essayant de ne pas bouger. En réalité, je respirais à peine, pour tenter de mémoriser la scène.

La plus grosse tache de couleur provenait d'un chemisier crème jeté sur une plante épineuse qui avait poussé entre deux arbres. À quelques pas de là gisait une jupe noire, très courte et aussi froissée que le chemisier. Une paire de collants et – qu'est-ce que c'était que ça ? – je me penchai pour voir plus distinctement, tentant au maximum de satisfaire ma curiosité sans bouger les pieds. Les perles de Deedra. Les collants et les perles étaient accrochés à une branche basse. Je ne voyais pas le

soutien-gorge, que je finis par retrouver, jaillissant d'un buisson, et les chaussures, qu'on avait jetées séparément quelques mètres plus bas sur le sentier. Des chaussures en cuir noir. Ça nous laissait le sac à main. J'allais me pencher à nouveau pour vérifier qu'il ne se trouvait pas dans la voiture mais je préfèrai rejouer la scène dans ma tête. Le sac ne se trouvait pas à l'avant du véhicule de Deedra ; elle devait porter le petit sac en cuir noir à bandoulière qu'elle accordait habituellement à ses chaussures. On ne travaille pas pour Deedra aussi longtemps que moi sans tout savoir de ses vêtements et de ses habitudes.

Pour m'accorder quelques minutes de répit avant de prendre une décision, je me mis à chercher le sac, sans succès. Soit on l'avait jeté plus loin que le reste des vêtements, soit celui qui se trouvait avec elle dans les bois l'avait emporté avec lui.

Avec Deedra, il était toujours question d'un « lui ».

Je pris une profonde inspiration et rassemblai mes forces, sachant ce que j'avais à faire et m'y préparant mentalement. Je devais appeler le shérif. Je regardai une nouvelle fois autour de moi, toujours sous le choc, et me tapotai les joues. Mais il n'y avait aucune larme.

Deedra n'était pas le genre de personne pour qui l'on pleurerait, réalisai-je en sortant des bois d'un pas raide pour rejoindre la route. La mort de Deedra engageait plutôt à secouer la tête avec fatalité – une mort peu surprenante, à laquelle on s'attend presque. L'âge de Deedra, une petite vingtaine d'années, aurait dû me révolter en soi, mais encore une fois... ce n'était pas le cas.

Tout en composant le numéro du bureau du shérif (Jack m'avait offert un téléphone portable à Noël), je me surpris à regretter ce manque d'étonnement de ma part. La mort d'une jeune femme en bonne santé devrait être

scandaleuse. Mais je savais, alors que j'expliquais à l'opérateur où je me trouvais – juste à la limite de Shakespeare, je pouvais même voir le panneau de l'endroit où je me tenais –, que très peu de gens seraient réellement stupéfaits en apprenant que Deedra avait été retrouvée nue, violée et morte dans une voiture au fond des bois.

De tous, j'aurais dû être la dernière à blâmer la victime de ce crime. Mais il était simplement indéniable que Deedra s'était jetée avec vigueur dans ce rôle de victime, avec avidité même. Elle avait dû croire que l'argent de sa famille et sa situation sociale constituaient un gilet de sauvetage suffisant.

Après avoir jeté mon portable dans ma voiture par la fenêtre ouverte, je m'appuyai contre le capot et m'interrogeai sur les circonstances qui avaient pu conduire Deedra à la mort. Quand une femme a de nombreux partenaires sexuels, les chances de se mettre l'un d'entre eux à dos augmentent, et c'était précisément ce qui avait dû arriver. Je considérai cette hypothèse. Si Deedra avait travaillé dans une usine aux employés essentiellement masculins, aurait-elle été plus susceptible de mourir qu'une femme qui travaillait dans une usine au personnel féminin ? Aucune idée. Je me demandai si un homme aux mœurs légères était plus susceptible de se faire assassiner qu'une femme chaste et pure.

Je fus tout de même soulagée en voyant la voiture du shérif apparaître au coin de la rue. Je n'avais pas rencontré le nouveau shérif, même si je l'avais déjà aperçu en ville. Quand Marta Schuster sortit de sa voiture officielle, je traversai la route une nouvelle fois pour aller à sa rencontre.

Nous échangeâmes une poignée de main et elle m'adressa un lent regard évaluateur et silencieux,

supposé me montrer combien elle était une femme dure et impartiale.

J'en profitai aussi pour l'examiner attentivement.

Le père de Marta, Marty, avait été élu shérif du comté pendant plusieurs mandats d'affilée. Quand il était mort dans l'exercice de ses fonctions l'année précédente, Marta avait été nommée pour achever son mandat. Marty avait été un dur, un véritable poids coq, mais sa femme avait dû être d'une trempe plus majestueuse : Marta était une valkyrie. Robuste, blonde, elle avait le teint clair, comme la plupart des gens de la région. Shakespeare avait été fondée par un amoureux de la littérature, un Anglais nostalgique, mais à la fin du XIX^e siècle, la petite ville avait connu un afflux d'immigrants allemands.

Le shérif avait un torse courtaud et une taille épaisse, ce que l'uniforme, la chemise et la jupe, ne faisait qu'accentuer. Marta Schuster avait la trentaine, environ mon âge.

— Vous êtes Lily Bard, c'est vous qui avez appelé ?

— Oui.

— Où est le corps ?

— Là-dedans, dis-je en pointant le doigt vers le sentier.

Une autre voiture de police vint se garer derrière celle de Marta. L'homme qui en descendit était grand, très grand, peut-être un mètre quatre-vingt-dix, voire plus. Je me demandai si les services de police n'avaient pas de restrictions sur la taille, et si c'était le cas, comment cet homme avait pu y entrer. Il ressemblait à un mur de brique dans son uniforme, et il avait le teint aussi clair que celui de Marta, mais avec des cheveux sombres – pour le peu qu'il avait. Il était de ces policiers qui préféraient se raser la tête.

— Restez ici, me dit Marta d'un ton brusque.

Elle désigna le pare-chocs de son véhicule de fonction. Elle s'approcha du coffre, l'ouvrit et en sortit une paire de baskets. Elle retira ses chaussures à talons et enfila l'autre paire. Je voyais bien qu'elle maudissait sa jupe ; elle n'avait pas pu deviner, en se rendant au travail ce matin, qu'on lui demanderait de venir patauger dans les bois. Le shérif sortit quelques objets supplémentaires de sa voiture et se dirigea vers la lisière du bois. Visiblement, Marta Schuster se concentrait pour se rappeler chaque leçon qu'elle avait apprise sur la manière de conduire une enquête pour meurtre.

Je regardai ma montre et essayai de ne pas soupirer. Il semblait bien que j'allais être en retard chez Camille Emerson.

Quand elle eut achevé sa préparation mentale, Marta fit un geste semblable à ceux que j'avais vus dans de vieux westerns, quand l'homme à la tête de la cavalerie est prêt à se lancer. Vous savez, il lève une main gantée et fait un signe vers l'avant, sans même regarder en arrière. Ce fut exactement l'attitude qu'eut Marta, et son adjoint s'exécuta en silence. Je m'attendis presque à la voir lui jeter un os.

Je faisais tout pour éviter de penser au corps dans la voiture, mais je savais que j'allais devoir y faire face tôt ou tard. Peu importait la vie qu'avait menée Deedra, ou ce que je pensais des choix qu'elle avait faits, je découvris que sa mort me désolait sincèrement. Et sa mère ! Je grimaçai en songeant à la réaction de Lacey Dean Knopp quand elle apprendrait la mort de son unique enfant. Lacey avait toujours semblé oublieuse des activités de sa fille, et je ne saurais jamais si c'était par auto-protection ou bien pour préserver Deedra. Dans les deux cas, j'étais assez admirative.

Ce moment de calme prit fin quand un troisième véhicule vint se garer sur le bas-côté, une Subaru cabossée,

cette fois. Un jeune homme blond et tassé bondit de la voiture et regarda frénétiquement autour de lui. Son regard passa sur moi comme si j'étais un arbre parmi les autres. Quand le jeune homme repéra l'entrée du bois, il se jeta le long de l'accotement étroit comme un skieur se précipite dans la pente, dans l'intention apparente de rejoindre la scène du décès de Deedra.

Il était en tenue civile et je ne le connaissais pas. J'étais prête à parier qu'il n'avait rien à voir avec la scène de crime. Mais je ne représentais pas la loi. Je le laissai passer, mais je me redressai tout de même et décroisai les bras.

À cet instant, Marta Schuster réapparut et cria :

— Non, Marlon !

L'adjoint qui la suivait de près la dépassa et saisit les épaules du garçon pour le retenir. Je me rappelai avoir déjà aperçu le petit homme aux alentours de la résidence, et je réalisai enfin, pour la première fois, qu'il s'agissait de Marlon Schuster, le frère de Marta. Mon estomac se serra à l'idée de l'avalanche de complications qui s'annonçait.

— Marlon, dit le shérif d'une voix dure qui, moi, m'aurait arrêtée. Marlon, ressaisis-toi.

— Est-ce que c'est vrai ? C'est elle ?

À un mètre cinquante seulement, je ne pouvais pas vraiment éviter d'écouter cette conversation.

Marta prit une profonde inspiration.

— Oui, c'est Deedra, dit-elle, avec douceur, avant de faire un signe à l'adjoint, qui lâcha le bras de Marlon.

À ma grande surprise, le jeune homme fit pivoter ce même bras vers sa sœur en prenant son élan. L'adjoint s'était retourné pour se diriger vers sa voiture et Marta Schuster sembla trop surprise pour se défendre, je m'élançai donc vers lui et saisis son bras prêt à frapper. Le fou fit volte-face et leva son bras gauche. Disposant

moi aussi d'une main libre, je lui administrai un puissant *seiken* – une poussée – en plein plexus solaire.

Il produisit un son semblable à « ouf » quand l'air quitta ses poumons, avant de tomber à genoux. Je le libérai et m'écartai d'un pas. Il allait nous laisser tranquilles pendant quelques minutes.

— Espèce d'idiot, dit le shérif en s'accroupissant à côté de lui.

Soudain, l'adjoint se retrouva juste à côté de moi, la main posée nerveusement près de son arme. Je me demandai sur qui il aurait tiré. Après quelques secondes, sa main sembla se détendre, je l'imitai.

— Où est-ce que vous avez appris ça ? me demanda-t-il.

Je tournai la tête vers lui. Il avait des yeux couleur chocolat amer.

— En cours de karaté, répondis-je rapidement, désireuse de ne pas m'étaler.

Marshall Sedaka, mon *sensei*, aurait été ravi.

— Ah, c'est vous, dit l'adjoint.

Tout à coup, je ressentis une vive lassitude.

— Je suis Lily Bard, dis-je en gardant une voix neutre. Et si vous en avez tous fini avec moi, je dois aller travailler.

— Expliquez-moi une nouvelle fois comment vous l'avez trouvée, demanda Marta Schuster en laissant son frère se débrouiller tout seul.

Elle jeta un regard en biais à son adjoint. Il hocha la tête. Ils semblaient doués pour la communication muette. Elle reprit à mon attention :

— Ensuite vous pourrez partir, tant que l'on sait où vous joindre.

Je lui exposai les faits à la manière d'un enquêteur : le numéro de téléphone de Mme Rossiter, mon numéro de portable, le numéro de mon domicile, ainsi que

l'adresse à laquelle j'allais travailler cet après-midi, si j'arrivais jamais à quitter cette portion de route.

— Et comment connaissiez-vous la défunte ? demanda-t-elle de nouveau, comme si c'était un élément qu'elle n'avait pas déjà enregistré dans sa tête.

— Je faisais le ménage chez elle. J'habite juste à côté de sa résidence, répondis-je.

— Depuis quand travailliez-vous pour Deedra ?

L'immense adjoint s'était éloigné le long du sentier avec un appareil photo, après s'être assuré que Marlon s'était rétabli. Le frère du shérif avait suffisamment retrouvé ses esprits pour se hisser contre le capot de sa Subaru. Il était affalé en travers, en train de pleurer, la tête enfouie dans ses mains. Sa sœur ne lui prêta aucune attention, malgré tous les sons désagréables qu'il émettait.

Deux autres adjoints arrivèrent dans une voiture de patrouille et en descendirent avec des rouleaux de ruban jaune de scène de crime. Marta m'interrompit pour leur donner des instructions.

— Je travaillais pour Deedra – même si je suis sûre que c'est sa mère qui la subventionnait – depuis trois ans, expliquai-je quand le shérif m'accorda de nouveau son attention. Je faisais le ménage chez elle une fois par semaine.

— Vous étiez donc familières ?

— Non.

Nul besoin d'y repenser à deux fois.

— Pourtant vous la connaissiez depuis plus de trois ans, fit remarquer Marta Schuster en feignant la surprise.

Je haussai les épaules.

— La plupart du temps, elle était au travail quand j'étais chez elle.

Même si parfois, elle était bien là ; et parfois, des hommes étaient là aussi, mais le shérif n'y avait pas fait allusion. Elle allait certainement y venir, toutefois.

Tandis que le shérif donnait d'autres instructions à ses adjoints, j'eus quelques minutes pour réfléchir. Les photos ! Je fermai les yeux pour contenir ma consternation.

Le penchant pour les photos de nu d'elle-même était l'un des éléments les plus inexplicables chez Deedra. Elle en possédait toute une pile qu'elle gardait dans son tiroir à sous-vêtements depuis des années. Chaque fois que je rangeais ses vêtements propres, je ressentais une bouffée de désapprobation assez gênante. De toutes les choses que faisait Deedra pour exposer sa vulnérabilité, celle-ci était selon moi la plus dégradante.

Je songeai à ses photos, étalées sur le bureau du shérif, que tout le monde allait pouvoir regarder à sa guise. J'éprouvai une vague de regret, une envie presque écrasante de courir chez Deedra avant les autorités, pour ramasser les photos et les brûler.

Marlon Schuster abattit sa main sur le capot de sa voiture et sa sœur, qui observait mon visage plutôt que le sien, sursauta. J'évitai soigneusement son regard. Marlon allait devoir faire étalage de son chagrin ailleurs, dans un endroit plus discret.

— Vous avez donc une clé de son appartement ? demanda Marta Schuster.

— Oui, répondis-je promptement. Et je vais vous la donner tout de suite.

J'abandonnai toute idée chimérique de dissimuler la véritable nature de Deedra aux yeux des hommes et des femmes qui allaient enquêter sur sa mort. J'étais certaine que la majorité des gens en ville avait entendu parler de ses mœurs libérées. Mais allaient-ils chercher son meurtrier aussi assidûment, une fois qu'ils auraient pris

connaissance de ces photos ? Allaient-ils garder ça pour eux afin que les rumeurs n'arrivent pas aux oreilles de la mère de Deedra ?

Je pinçai les lèvres. Je ne pouvais rien y faire, songeai-je. Deedra était toute seule. C'est moi qui avais lancé l'enquête sur sa mort, mais au-delà de ça, je ne pouvais plus l'aider. Le prix que j'aurais à payer serait trop élevé.

Plongée dans mes réflexions, je retirai la clé du trousseau et la déposai dans la paume tendue du shérif Marta Schuster. Un souvenir confus me revint en mémoire et je me demandai si elle possédait une autre clé. Oui, je me rappelais qu'elle gardait une clé de secours dans son box, dans le garage de la résidence. Alors que j'ouvrais la bouche pour en faire part au shérif, cette dernière fit un geste pour couper court à mon observation. Je songeai alors qu'ayant rendu ma seule et unique clé, j'avais rempli mon rôle et que Deedra Dean sortait de ma vie.

— J'aurais besoin d'une liste des personnes que vous avez vues là-bas, dit sèchement le shérif.

Elle devait mourir d'envie de rejoindre la scène de crime tant elle tournait souvent son visage en direction des bois.

J'avais déjà commencé à regagner ma voiture. Je n'aimais pas qu'on me fasse taire de ce mouvement tranchant de la main ; ce n'était pas comme si j'avais l'habitude de parler pour ne rien dire. Et je n'aimais pas qu'on me donne des ordres.

— Je n'ai jamais vu quiconque là-bas, répondis-je en tournant le dos au shérif.

— Vous... Au cours des trois années où vous avez fait le ménage là-bas, vous n'y avez jamais vu personne d'autre ?

Au ton de Marta Schuster, je compris que cette dernière était parfaitement au fait de la réputation de Deedra.

— Son beau-père était là un matin, quand Deedra a eu des problèmes avec sa voiture.

— Et c'est tout ? demanda Marta, ouvertement incrédule.

— C'est tout.

Marlon, bien sûr, en était sorti en rampant trois ou quatre jours auparavant, mais elle était déjà au courant et ça ne semblait pas être le moment de ramener ça sur le tapis.

— C'est un peu surprenant.

Je pivotai à demi en haussant les épaules.

— Vous en avez fini avec moi ?

— Non. Je veux que vous me retrouviez à son appartement dans deux heures environ. Puisque vous êtes coutumière de ses affaires, vous pourrez nous dire s'il manque quelque chose. Il serait préférable que Mme Knopp n'ait pas à le faire, je suis sûre que vous serez d'accord.

Je me sentis prise au piège. Je ne pouvais rien répondre à part :

— J'y serai.

Mon implication dans la vie trouble de Deedra Dean n'était pas encore terminée.